

Jean-François Sonnay

Il n'y aura
pas beaucoup de honte

récits et nouvelles

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



L'AUTEUR REMERCIE DE SON SOUTIEN
LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES AFFAIRES CULTURELLES
(BOURSE À L'ÉCRITURE 2011)



« IL N'Y AURA PAS BEAUCOUP DE HONTE »,
QUATRE CENT UNIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE BETTY SERMAN
ET DE JANINE GOUMAZ
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PHOTO DE COUVERTURE : GETTYIMAGES® SOFIA MORAIS / EYE EM
FILE:///PRIVATE/VAR/FOLDERS/VJ/TY36XRFC8XJ8PH001S7LY88R0000GP/T/
COM.MICROSOFT.OUTLOOK/OUTLOOK%20TEMP/LESSIVE5_919885486[
1].HTM
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE, 2009
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-439-7
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2018 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

À l'usage des citoyens

DE BONNE GUERRE

IL EST dans l'année des jours où le soleil se couche sur Paris dans l'axe de l'avenue de la Grande-Armée. Il passe sous la voûte de l'Arc de Triomphe, où brûle la flamme du soldat inconnu, avant de décliner lentement sur l'avenue des Champs-Élysées, ces champs qui étaient pour les Anciens le séjour infernal des morts vertueux et qui sont devenus pour les Modernes le paradis des consommateurs fébriles, repaire occasionnel de cocottes et de brigands. L'imaginaire humain change souvent de mesure, mais ni le soleil ni la mort... Et de la mort, l'avenue des Champs doit abriter encore les ombres dantesques, puisque très rares sont aujourd'hui les êtres humains qui habitent là en chair et en os.

À en croire le *Guide bleu*, l'Arc de triomphe, voulu par l'empereur Napoléon I^{er} après Austerlitz, est « un monument élevé à la gloire des armées de la République et de l'Empire [qui] est devenu un

symbole national ». C'est donc là qu'en 1920 ont été déposés les restes d'un soldat inconnu, Français tombé pendant la guerre de 14-18, chargé de représenter tous les morts inconnus de toutes les guerres. Un pour tous. Une fois pour toutes. La place de l'Étoile, rebaptisée maintenant du nom d'un général qui a lutté contre le nazisme, rayonne autour de cet Arc de triomphe en un carrefour immense et dangereux, que traversent chaque jour des dizaines de milliers de véhicules et que hantent des millions de disparus. Dix des douze avenues qui s'y concentrent portent des noms à faire peur et l'antracite de leur goudron est couleur de deuil.

Avenue de Friedland : 22 640 morts, blessés et disparus un jour de juin 1807. Avenue Hoche, un général qui a opéré en Moselle, en Vendée et sur le Rhin. Avenue de Wagram : 67 750 morts, blessés et disparus en deux jours de bataille. Avenue du Maréchal-Mac-Mahon, qui a commandé en Algérie, au siège de Sébastopol (70 000 morts et blessés) et à Magenta (14 650 morts et blessés en un jour). Avenue Carnot, Lazare Nicolas dit « le Grand », celui qui a organisé les armées de la Révolution et s'est illustré à Wattignies. Avenue de la Grande-Armée : 700 000 hommes au départ de la Campagne de Russie, 200 000 au retour. Avenue Foch, maréchal de France, de Grande-Bretagne et de Pologne, partisan de « l'offensive à outrance », qui a officié en Artois (268 000 morts, blessés et disparus en six semaines de 1915) et dans la Somme (1 059 543 morts, blessés et disparus en cinq mois de 1916). Avenue Kléber, un général qui a combattu en Vendée et en Égypte. Avenue d'Iéna, où la

bataille n'a duré qu'une journée: 18 000 morts et blessés. Avenue Marceau enfin, qui s'est battu en Vendée, à Fleurus et sur le Rhin. Honneurs sont rendus à de grands chefs de guerre et à de grandes victoires, mais il y a plus de morts dans l'aire de cette étoile que de vivants dans tout Paris. Seule, l'avenue Victor-Hugo est là pour rappeler que la mort infligée à d'autres hommes peut être haïssable.

Il y a dans Paris 5 341 rues, places et autres avenues. Elles ont des noms simples, des noms bizarres, des noms merveilleux, des noms de braves gens, des noms de fripouilles. Il y a un dragon, des rosiers, des écuries, des innocents, des francs-bourgeois, des insurgés, des oiseaux, des martyrs, des lavandières, des poètes, une grosse bouteille, de l'industrie, une grange aux belles, des poissonniers, des bons enfants et des mauvais garçons, des choux, mais aussi la Lune, le pôle Nord, la Loire, un chat qui pêche, le Montsouris et le Montparnasse, un passage du Désir, une rue du Pas-de-la-Mule et une autre de la Grande-Truanderie, la rue de l'Avenir (qui finit en impasse), la rue Brisemiche, le passage du Génie, l'impasse des Souhairs, la rue de la Liberté et celle de la Fraternité, la rue du Château-d'Eau (qui en rappelle un autre dont l'incendie fut aussi inattendu que pittoresque), la place des Droits-de-l'Enfant, la rue du Repos, l'allée des Brouillards...

Mais il y a aussi les guerres et leur train de batailles, de canons et de plumets tachés de sang. On ne compte dans tout Paris qu'une place de la Concorde et une rue de la Paix, mais Jules César, Vercingétorix et 47 maréchaux ont leur nom

placardé sur autant de rues, d'avenues, de boulevards et de places. 90 généraux, 19 colonels et huit amiraux sont célébrés de la même manière, parfois à plusieurs reprises. Le général Cambronne a ainsi sa rue, son avenue, son square et sa station de métro, tandis que Lazare Nicolas Carnot a une avenue dans le 17^e arrondissement et un boulevard dans le 12^e. Les officiers de grade inférieur, commandants, capitaines et les sous-officiers sont aussi représentés, mais en proportion inverse de leur nombre sur les champs de bataille. Quant aux soldats, le plus célèbre n'a pas de rue mais une tombe avec un bec de gaz, car nul ne sait comment il s'appelait.

D'autres combattants sont honorés collectivement : avenue de la Grande-Armée, rue de l'Armée-d'Orient, place des Combattants-en-Afrique-du-Nord, square des Combattants-d'Indochine, allée de la Deuxième D.B., place de l'Escadrille-Normandie-Niemen, place de la Résistance, sans oublier les Écrivains-Combattants-Morts-pour-la-France.

Tous ces héros n'étaient pas français : Léonidas était spartiate, le maréchal Poniatowski polonais, Garibaldi italien, Eisenhower, Pershing et Patton étaient américains, Jules César romain, le général Dewet était un Boer d'Afrique du Sud et Simon Bolivar s'est battu pour l'indépendance de l'Amérique latine. Mais aucun d'eux ne serait commémoré s'il n'y avait eu derrière des millions de soldats pour mourir dans les batailles. Et les batailles qui donnent leur nom à des voies parisiennes ne sont pas moins de 40, entre le v^e siècle avant Jésus-Christ et le xx^e siècle après.

On ne sait pas toujours combien de victimes elles ont faites et, quand bien même on le saurait, les chiffres ne pourraient pas figurer sur les plaques bleues des rues, car elles sont trop petites. Et qui accepterait de vivre au 36, avenue des 57 000 disparus d'Eylau ? Combien sont morts à Gergovie ou à Damiette, on l'ignore. On a parfois des estimations : 160 000 morts à Alésia, près de 2 000 à Bouvines. Les batailles plus récentes sont mieux documentées : 50 victimes à Turbigo, 1 250 à Pali Kao, plus d'un million et demi à Stalingrad. Mais qu'est-ce que cela change ? Chacun souffre et meurt seul.

Les batailles les plus courtes n'ont duré qu'un jour, les plus longues jusqu'à onze mois, mais les plus courtes n'ont pas été les moins meurtrières. En un jour de septembre 1812, sur la Moskova, la guerre a fait 73 000 morts et blessés, le dixième de ce qu'a coûté la bataille de Verdun, qui a pourtant duré 300 jours. La mort peut aussi être atrocement lente. 20 000 blessés sont morts faute de soins après la bataille d'Eylau, plus de 10 000 après celle de Solferino. Hiver ou été ne font pas de différence dans les bilans, la mort par les armes n'est pas affaire de saison. Une quarantaine de batailles commémorées dans Paris, ce sont plus de 3 640 000 morts, blessés et disparus. Tous uniques et irremplaçables.

Il n'y a pas de mots pour dire l'horreur de ces chiffres.

Alors pourquoi ces plaques-là sur les avenues ?

A-t-on voulu donner un nom propre à ce qui ne pouvait se dire décemment en aucune langue vivante ? A-t-on pensé pouvoir s'excuser ainsi ? Ou

bien s'agissait-il d'effrayer le peuple remuant de Paris en ouvrant des boulevards aux chefs militaires et à la mitraille ? Le fait est qu'à Paris on chemine sous le vocable de nombreux généraux et de nombreuses victoires, mais que les victimes de la guerre sont infiniment plus discrètes. Les invalides y ont certes leur boulevard, leur esplanade, leur gare, leur pont, et les otages leur impasse, mais il n'y a pas de rue des fusillés, ni des gazés, ni des déportés, ni des prisonniers, ni des galériens, ni de ceux que la guerre a rendus fous, pas plus qu'il n'y a de place de la Révolution. Quant aux morts, on leur a laissé les cimetières et un grand ossuaire souterrain.

Donnant sur le boulevard Saint-Germain, il subsiste un passage de la Petite-Boucherie, mais dans le Paris d'aujourd'hui, on ne compte pas une seule rue des Bouchers.

IL N'Y AURA PAS BEAUCOUP DE HONTE

ON RACONTE dans les monts Caucase – la chose est rapportée par Dumézil – que Dzerassae, fille du Génie des eaux, donna naissance à deux fils de son vivant et à une fille après sa mort. À cause du suicide de son mari, Dzerassae fut obligée d'élever seule les deux garçons, dont elle fit des hommes valeureux. Quand elle se sentit proche de la mort, elle leur recommanda de bien garder son tombeau trois jours et trois nuits après les funérailles. Elle redoutait en effet qu'un autre génie de là-bas, Uastyrdji, qui l'avait en vain poursuivie de ses assiduités depuis son veuvage, ne tente d'abuser de son cadavre. Ce qu'elle craignait arriva pourtant : la vigilance des garçons fut mise en défaut et Uastyrdji parvint à s'introduire dans le tombeau. Par la magie de son fouet, il rendit à Dzerassae sa jeunesse, sa splendeur et il la posséda. Moins d'une année plus tard, un chasseur découvrait un bébé

dans la forêt près du tombeau : la fille posthume de Dzerassae. Sa naissance était obscure, mais sa lignée fabuleuse. Elle se nommait Sataney.

C'était un bébé adorable, qui grandit bientôt en intelligence et en grâce. Elle devint si belle, visage délicat, taille bien prise, rondeurs parfaites, que les hommes les plus réservés perdaient contenance à sa vue et se prenaient à rêver mille délices. La blancheur de sa peau était telle que sa réverbération sur les flots éblouissait les marins et détournait les navires de leur cap, comme le prouvent tant d'épaves brisées ou échouées sur les côtes. Quand elle eut des enfants – et elle en eut beaucoup –, ses grossesses n'affectèrent nullement sa splendide apparence.

Son intelligence n'était pas moins remarquable. Elle comprenait le monde et devinait les gens que c'en était merveille. Jeune, elle se montrait déjà avisée et de bon conseil, mais surtout grande calculatrice, car chez elle la sagacité l'emportait sur la sagesse. En un mot, elle était l'excellence même.

Bien qu'elle en eût intellectuellement les moyens, la princesse Sataney – ce n'est que l'un des noms sous lesquels elle est connue – n'avait pour autant pas l'ambition de gouverner les hommes. Le goût du pouvoir, le besoin de s'imposer par la force, n'était pas dans son caractère. Elle préférait séduire, enseigner, convaincre, montrer le chemin. Elle ne voulait pas risquer son intelligence, pas plus que son charme, dans l'exercice de l'autorité, le commandement ou l'application des lois. Elle n'aspirait qu'à s'attacher les cœurs, à sonder et à guider les esprits.

Pareille princesse ne pouvait désirer qu'un époux vaillant, mais, contrairement aux coutumes du pays, elle décida de le choisir elle-même. Sa mère était morte et son père ne l'avait pas reconnue, mais on peut parier que la princesse Sataney ne leur aurait de toute façon pas obéi dans ce choix-là. Elle voulait un homme bien découpé, bien membré, cuisses robustes et large poitrine. Cependant le plus bel athlète ne l'aurait pas contentée s'il n'y avait eu à leur union quelque obstacle insurmontable qui en fît le prix. Pour mettre son ingéniosité à l'épreuve et flatter son orgueil de femme, il lui fallait un homme inaccessible, interdit au mariage, dont seuls triompheraient son amour et son habileté, fût-ce au mépris des lois. Cet homme existait, il habitait une maison forte des environs, elle le connaissait bien et n'en voulait pas d'autre. Svelte et bien charpenté, yeux verts et sourcils noirs, il s'appelait Uryzmaeg, il était bon cavalier, bon chasseur, bon guerrier et beau danseur. Il présentait en outre trois caractères qui auraient dû interdire toute idée de mariage, mais qui au contraire faisaient de lui le seul homme digne d'épouser Sataney : il ne l'aimait pas, il était marié et c'était son propre frère.

Uryzmaeg était en effet marié à une ravissante jeune femme de bonne famille, qui lui prodiguait tous les soins et les plaisirs qu'un homme peut espérer dans le respect des conventions sociales. Il s'en trouvait bien et n'avait jamais levé les yeux sur la belle Sataney. Il ne pouvait pas ne pas la connaître, tant elle était renommée dans les montagnes, mais l'idée qu'il aurait pu l'épouser ne lui

avait jamais traversé l'esprit. L'aurait-elle d'ailleurs attiré par son charme qu'il en aurait aussitôt chassé l'idée puisqu'il s'agissait de sa demi-sœur, fruit d'une union clandestine, sulfureuse pour ainsi dire, et qu'au pays des Nartes, le mariage entre enfants d'une même mère a toujours été strictement défendu. Le sage Uryzmaeg n'était pas du genre à braver les tabous.

Sataney pour sa part n'était pas du genre à reculer devant les difficultés. Étant elle-même d'une lignée princière, fille et petite-fille de génies influents, elle ne pouvait pas, sous peine de déshonneur, déchoir en épousant moins que son égal en noblesse. La famille restait la famille. Tout bien considéré, il n'était d'ailleurs pas convenable que son demi-frère eût dérogé à son rang en prenant femme chez des hobereaux. C'est exactement ce qu'elle alla lui dire en face, un jour qu'elle était sûre de trouver Uryzmaeg seul en son château. Surmontant son orgueil et sa pudeur, elle lui déclara qu'ils se devaient l'un à l'autre, parce que ni l'un ni l'autre ne méritait de plus noble conjoint sur cette terre. Uryzmaeg se récria vivement. Il rougit, ses cheveux se dressèrent sur la tête. Il n'en était pas question ! Il lui interdit de jamais répéter un discours si indigne et la renvoya chez elle en lui ordonnant de ne plus revenir.

Sataney n'en attendait pas moins de lui. C'était un garçon honnête et scrupuleux, naïf et conformiste, comme le sont la plupart des jeunes gens avides de reconnaissance. Mais elle pensait lui avoir ouvert les yeux sur quelque chose qu'il n'imaginait même pas : un régal au parfum d'interdit. La

curiosité, ce fruit acide et savoureux, finirait par ruiner ses plus fermes résolutions, et elle rentra chez elle pleine d'un nouvel enthousiasme. Un destin comme le leur ne pouvait pas être banal. Elle continua de surveiller ses allées et venues, attendant le moment de revenir à la charge. Ce garçon lui plaisait décidément beaucoup.

À quelque temps de là, Uryzmaeg dut partir en expédition au-delà des montagnes. Il laissa sa femme à la maison pendant toute une année et, selon la coutume, lui ordonna de préparer un banquet pour son retour, afin de célébrer dignement les retrouvailles avec sa terre et sa maisonnée. Les mois passèrent, le jour du retour approchait et la brave femme entreprit les préparatifs du festin. Elle prévint des salaisons, des canards et du gibier pour les pâtés, des amandes et des fruits confits pour les gâteaux, un bœuf entier pour la rôtisserie, des barriques de vin, trois farines pour les pains, toutes sortes de sucreries et d'amuse-gueules. Ornement suprême du festin, la tradition exigeait également la préparation d'une espèce d'hydromel bien particulier, réservé aux grandes occasions, une recette dont chaque famille gardait jalousement le secret et que seule l'épouse devait confectionner.

Soucieuse de réussir son hydromel, la femme d'Uryzmaeg s'y prit à l'avance, car les sirops réclament de la patience et la fermentation de l'exactitude. Hélas ! En dépit de tous ses soins, la pauvre n'obtint pas le résultat désiré. Le sirop était âcre et les levures n'avaient pas provoqué la fermentation requise. Elle recommença avec des ingrédients encore plus sévèrement choisis. En vain. Était-ce dû

à l'énervement, à l'anxiété, à la fuite affolante du temps ? Ou bien à un sort jeté par Sataney, que certains soupçonnaient de magie ? La nouvelle boisson fut aussi ratée que la première : fade, un peu amère... Le festin était menacé d'échec et la pauvre femme se voyait déshonorée, raillée par les convives, maudite par un mari qui aurait perdu la face devant les voisins, elle qui ne lui avait pas encore donné d'enfant ! La réputation et la terreur de l'exclusion, la honte et la peur de la honte, voilà ce qui mène le monde et soude les hommes. Désespérée, ne sachant comment éviter le malheur, elle résolut d'aller voir Sataney, sa belle-sœur, dont la sagesse, les remèdes et les conseils étaient respectés de tous.

— Ton frère Uryzmaeg, mon mari, lui dit-elle, va revenir bientôt de son expédition et il sera furieux que je n'aie pas su préparer l'hydromel pour le banquet dont il veut régaler ses hôtes. Je serai déshonorée et mes frères voudront me tuer. Si tu ne m'aides pas, je suis perdue. Fais quelque chose, je t'en supplie.

Sataney, qui avait sa petite idée sur les ferments qui ne fermentent pas, se fit prier. Elle feignit d'hésiter, dit craindre la tromperie, les commérages, le caractère ombrageux d'Uryzmaeg, puis finit par céder, non par charité, précisa-t-elle, mais pour sauver l'honneur des deux familles. Elle n'accepta toutefois de préparer l'hydromel qu'à une condition : que la femme lui donne ses vêtements, ses parfums et sa parure d'épouse afin qu'elle puisse elle-même tenir son rôle et servir l'hydromel le soir de la fête.

Affolée, pressée par le temps, incapable de trouver une autre solution, la femme d'Uryzmaeg consentit à ce marché et laissa Sataney se déguiser avec ses vêtements, ses bijoux, son maquillage pour présider le banquet à sa place. Tout se passa comme prévu. L'épouse était allée se cacher dans une ruine où personne ne risquait de la surprendre et Sataney la remplaça avec la réserve requise. Le festin fut somptueux et l'hydromel capiteux à souhait. Uryzmaeg, le héros, se montra gai, volubile, et tout le monde se réjouit de la réception. Sataney, parée et fardée à en être méconnaissable, fut avare de mots mais se montra prévenante et câline envers son beau demi-frère. Elle ne le lâcha pas de la soirée puis, tandis qu'il prenait congé des invités, elle pénétra dans la chambre nuptiale, tira les lourds rideaux pour empêcher la lumière du jour de pénétrer, couvrit les lampes pour créer de l'intimité et se glissa dans le lit après s'être pommadée et parfumée aux senteurs que l'époux attendait.

Fatigué et repu, mais grisé par l'excellent hydromel et plus fougueux que jamais, Uryzmaeg vint se coucher auprès d'elle et la couvrit de baisers sans se rendre compte de la supercherie. Ils firent l'amour à plaisir, puis recommencèrent, encore et encore, et il nota seulement avec une pointe de surprise que son adorée était elle aussi plus ardente que l'année d'avant.

Au petit jour, quand l'épouse légitime voulut rejoindre son mari, toute la maisonnée ronflait à poings fermés. La porte de la chambre des époux était close. Elle gratta, tambourina, appela, jeta des

petits cailloux aux volets, mais les amants endormis ne réagissaient pas plus que des souches. Comprenant ce qui était arrivé, la pauvre s'évanouit. Elle devait mourir de douleur peu après.

C'est tard dans la matinée que Sataney ouvrit les rideaux et que, à la lumière du soleil, Uryzmaeg découvrit avec stupeur que la femme avec laquelle il venait de passer une si délicieuse nuit n'était autre que sa demi-sœur. Il en fut épouvanté. Sataney pourtant souriait :

— Avec qui croyais-tu donc faire l'amour ?

— Sataney, tu m'as trahi. Je suis déshonoré. Tu m'as rendu coupable d'un double crime. Comment pourrai-je vivre désormais au milieu de mon peuple ? Quel visage leur ferai-je ? Un homme ne peut avoir deux femmes ni coucher avec sa sœur. Dis, qu'allons-nous devenir ?

Sataney, sereine comme l'aurore, souriait toujours. Elle le rassura.

— Nous enterrerons ta femme avec les honneurs qui lui sont dus et puis nous vivrons comme mari et femme. Tu es un héros, on t'admire et on te craint. Je suis une femme sage, on m'admire et on me consulte. Je te dis moi que la réprobation publique ne durera que le temps d'une ondée, quelques jours au plus, et qu'il n'y aura pas beaucoup de honte.

Uryzmaeg n'en croyait rien. Il était blême, se tordait les mains, suait froid et tremblait à l'idée de perdre la face devant tout le monde. Mais Sataney, qui tenait sa victoire, respirait l'amour et l'insouciance du bonheur. Elle ne voyait pas de quoi ils devraient avoir peur.

— Écoute-moi bien, je vais te donner le moyen de mesurer ce que valent les principes et le blâme de la société. Voici mon conseil : prends un âne et installe-toi à califourchon sur sa croupe en sorte de regarder vers sa queue et non sa tête. Va faire ainsi trois fois le tour de la Grand-Place, avec aplomb et sans mot dire, comme si monter un âne à l'envers était la chose la plus naturelle du monde. Observe alors la réaction de ces gens que tu crains tant. Tu viendras me le raconter ensuite.

Uryzmaeg désespéré, qui ne se voyait plus d'autre choix que l'exil ou cette parade grotesque, finit par se rendre à l'avis de Sataney et choisit la parade, peut-être parce que, dans l'alternative, c'était ce qui lui demandait le plus de courage et qu'il pensait n'avoir plus rien d'autre à perdre. Il enfourcha donc un âne, cul en avant tête en arrière, et s'en fut à la Grand-Place, où les gens de la ville étaient rassemblés pour le marché.

À voir ce cavalier réputé chevaucher un âne à l'envers, tout le monde éclata de rire. Hommes, matrones, jeunes et vieux, grands et petits, riches et pauvres, tous s'esclaffaient et se tenaient les côtes. Les enfants trépignaient d'excitation. Vrai, c'était un spectacle à se rouler par terre. Certains rires étaient si gras, si sonores, qu'Uryzmaeg crut mourir de honte, mais il parvint à garder l'air indifférent et, sans broncher ni détourner le regard, il entreprit un deuxième tour de la place en cet équipage. Au deuxième passage, il se trouva encore bien des gens pour rigoler, mais beaucoup s'affligèrent de voir un vaillant jeune noble se livrer à une parodie d'aussi mauvais goût. Était-il

devenu fou ? Quant aux autres, ils ne prirent pas la peine de le regarder davantage et retournèrent à leurs affaires. Les enfants mêmes se désintéressèrent, lui préférant leurs balles et leurs cerfs-volants.

Quand Uryzmaeg fit pour la troisième fois le tour de la Grand-Place, à l'envers sur son âne, personne ne riait plus. Les visages s'étaient ridés, les mines assombries et les gens s'interrogeaient. Assurément, ce n'était pas sans de bonnes raisons qu'un homme en vue décidait de monter un âne en public de cette façon. Il devait y avoir quelque idée profonde là-dessous.

Uryzmaeg rentra chez lui tout songeur et Sataney lui demanda :

— Alors, comment ont-ils réagi ?

Uryzmaeg, encore troublé par l'image qu'il avait osé donner de lui-même, raconta que son premier tour de la place avait provoqué l'hilarité générale et que les gens accouraient pour se moquer de lui, mais qu'au deuxième tour, il n'y avait plus d'unanimité : les uns riaient encore, d'autres s'alarmaient de son comportement et il en était qui vauquaient à leur commerce comme si de rien n'était. Au troisième passage, dit-il, tout le monde était demeuré sérieux et perplexe, beaucoup déclarant à qui voulait les entendre que ce n'était pas pour rien qu'un noble cavalier montait un âne à l'envers.

— Eh bien, repartit Sataney, il en sera de même pour notre union. Ils en riront tous, puis s'en affligeront un peu et finiront par ne plus y penser du tout.

— IL N'Y AURA PAS BEAUCOUP DE HONTE —

Et en effet, quand le peuple apprit que le beau et fier Uryzmaeg vivait avec sa sœur et que son ex-femme était morte de dépit, on commença par ricaner, railler, cancaner, puis on s'inquiéta, se creusa la tête, et puis on oublia. Uryzmaeg et sa demi-sœur Sataney vécurent longtemps comme mari et femme et ils eurent ainsi beaucoup d'enfants de bonne famille.

GESTE DU COUCOU GEAI

DANS la Forêt-Noire comme ailleurs, on a d'ordinaire moins bonne opinion du coucou vivant que du coucou mécanique. Non sans motif: un oiseau vicieux, égoïste, cruel et fainéant qui, année après année, génération après génération, commet méthodiquement les pires crimes (violation de domicile, esclavage, infanticide), qui chante comme une pendule et n'est même pas mignon, qui voudrait l'aimer? On prétendrait démontrer l'hérédité du crime qu'on n'aurait pas besoin de chercher plus loin, puisque le poussin du coucou n'est pas plus tôt éclos qu'il s'empresse de tuer ses innocents petits voisins. Dans tout l'univers du vivant, on ne trouve guère d'exemple plus détestable de « collaboration » entre des espèces. Les hommes, qui ont toujours aimé se projeter sur les animaux, tiennent là un bien vilain miroir.

On doit cependant rendre cette justice aux odieux coucous qu'en près de deux millions

d'années de fibusterie, ils se sont bien gardés d'exterminer les rousserolles effarvattes, bruants, bergeronnettes et autres gentils passereaux qui leur offraient une hospitalité terrorisée, tandis que les hommes sont parvenus en à peine trente ans à éliminer du seul continent européen quatre cent vingt millions et quelque de petits oiseaux qui ne les gênaient nullement et qu'ils n'avaient même pas l'appétit de manger. Collaboration n'est pas mépris et mépris n'est pas raison.

Récemment, des ornithologues – l'humanité a ceci de bon qu'elle s'adonne aussi à la science – ont pourtant découvert, en étudiant certain coucou méditerranéen appelé coucou geai, que le criminel n'est pas toujours si barbare qu'on le dit et qu'il est des victimes capables de tirer avantage de ses agissements. Voici comment.

À l'instar des autres coucous, le coucou geai ne se fatigue pas à construire de nid, pas plus qu'à nourrir sa progéniture. La femelle se contente de pondre ses œufs dans les nids de corneilles noires, de pies ou de geais, ce qui au reste ne va pas sans astuce. Il lui faut d'abord s'assurer que les propriétaires du nid sont suffisamment éloignés car, s'ils surprenaient l'intruse, ils pourraient abandonner ou carrément détruire le nid et tout serait à recommencer. Et attention à ne pas se tromper d'auberge : si la femelle pondait par mégarde son œuf chez des granivores, le petit mourrait d'inanition, car les coucous ne mangent que de la viande, insectes, vers ou chenilles. Il faut également gober un des œufs de la couvée – sans doute le meilleur moment de l'expédition – car les parents corneilles,

pies ou geais savent parfaitement combien ils en ont et s'ils ne retrouvaient pas leur compte, ils pourraient abandonner ou carrément détruire le nid, etc. Il faut enfin observer la couleur des œufs originels pour en pondre un semblable — les coucous femelles possèdent l'art de teindre leurs œufs à l'avenant —, car si les parents corneilles, pies ou geais s'avisait de la supercherie, ils abandonneraient ou détruiraient, etc. Force est de constater que les coucous femelles ont toute l'expérience et sagacité de rigueur, elles qui vivent jusqu'à dix ans et peuvent pondre jusqu'à vingt œufs par année. On ne s'improvise pas coucou.

Au demeurant, l'opération n'est pas sans risque. Les pies, par exemple, se défendent bec et ongles : elle n'hésitent pas à s'attaquer aux coucous adultes ou à se débarrasser de leurs œufs quand elles découvrent ces pique-assiettes. Les coucous peuvent bien en représailles détruire le nid des pies, ils n'en devront pas moins se dépêcher de trouver un autre nid pour leur descendance, car le temps presse. Songez que les coucous sont migrateurs et que moins d'un jeune coucou sur dix parvient à l'âge adulte quand il lui faut fuir l'hiver. La vie de parasite n'est pas si insouciant qu'on croit.

Les corneilles noires quant à elles se montrent moins batailleuses que les pies, ce qui donne à penser qu'elles sont plus rusées. Elles seraient naturellement de taille à se défendre mais semblent s'accommoder pacifiquement de l'intrusion. Il se peut qu'elles ne remarquent pas l'œuf pirate tant il est bien imité, mais il est plus probable qu'elles le repèrent très bien et qu'elles décident de faire

comme si de rien n'était pour éviter une guerre contre les coucous, laquelle se solderait forcément par la perte de toute la couvée, ce qui n'est dans l'intérêt de personne.

Admettons que l'expédition de camouflage d'œuf a réussi et qu'il y a maintenant un petit coucou geai dans le nid des corneilles noires. Contrairement à ses cousins les coucous gris, son premier réflexe n'est pas de jeter par dessus bord les œufs de ses frères et sœurs d'adoption. Il préfère se caler dans son coin comme le cancre au fond de la classe et ne fait pas de dégâts tant qu'on lui donne à bouffer. On peut penser que tuer ses voisins n'est pas son genre, ou bien que le nid des corneilles est assez spacieux pour qu'il ne s'y sente pas à l'étroit, ou encore que les parents corneilles apportent suffisamment de bectance pour tout le monde. Reste que le poussin du coucou geai, avec son duvet moucheté ne ressemble pas, mais alors pas du tout, aux poussins de la corneille noire et que les parents corneilles acceptent cet écornifleur en connaissance de cause. Les corneilles auraient-elles peur des brigands ? Ou seraient-elles trop bêtes pour réagir adéquatement ? Ou verraient-elles quelque avantage à héberger ce coucou-là ? Cette dernière hypothèse est fort plausible, bien qu'aucune corneille n'ait accepté de témoigner devant les chercheurs. Dans un monde féroce et compétitif, on ne divulgue pas volontiers une combinaison gagnante.

Les ornithologues, qui sont prêts à passer des décennies à observer les oiseaux pour les comprendre, ont pu ainsi noter que la présence d'un coucou geai dans un nid de corneilles noires, loin de

compromettre la sécurité des autres petits, tend plutôt à augmenter leurs espoirs de survie. On voit même plus de corneilles viables dans les nids parasités que dans les autres. L'explication que les hommes de science ont trouvée à ce phénomène n'est hélas guère plus réjouissante que la mentalité des pirates eux-mêmes puisqu'elle sent... le caca. Le petit coucou geai a en effet la vilaine habitude, dès qu'il se sent menacé, de déféquer sans retenue dans ce qu'il considère comme son nid, et ça pue ! Mais cette puanteur a ceci de bon qu'elle met toute la nichée à l'abri des visiteurs indésirables. L'odeur du caca de coucou geai, chargé de composés acides et sulfurés, est si pestilentielle qu'elle dégoûte les belettes, rapaces et autres mangeurs de volaille mignonnette qui seraient tentés d'approcher. Il n'est pas exclu qu'elle incommode également les autres occupants du nid, mais cela vaut toujours mieux qu'une hécatombe.

Au bout du compte, l'intrusion du coucou geai aura certes coûté un œuf aux corneilles et peut-être privé de becquée de braves petits oisillons légitimes, mais la puanteur de l'intrus aura protégé les survivants de redoutables prédateurs et la descendance des corneilles noires est assurée. Il est tout à fait possible que les corneilles, oiseaux réputés pour leur intelligence, aient su tirer avantage d'une calamité en évitant et la guerre et l'extinction. À malin, malin et demi.

Les individus de l'espèce humaine, qui n'ont pas leurs pareils pour exterminer les espèces qu'ils jugent inutiles ou nuisibles et qui se pincent le museau en face de leurs semblables dits mal léchés,

— IL N'Y AURA PAS BEAUCOUP DE HONTE —

gagneraient sans doute à mieux étudier le comportement de ceux auxquels ils se prétendent supérieurs.

Parole de squatteur.

FAUSSE LÉGENDE DES OURS DE BERNE

J'AI TOUJOURS PENSÉ que les Suisses étaient passés maîtres dans l'art d'exploiter les découvertes des autres et d'y mettre tant d'application et de persévérance qu'on finissait par leur en attribuer le mérite sinon l'exclusivité. L'emprunt n'a d'ailleurs rien d'extraordinaire dans la civilisation humaine. L'histoire des sciences montre que la plupart des inventions sont le fruit d'innombrables expériences, erreurs et tâtonnements que le concept de propriété n'a jamais encouragés. Si l'on excepte la fonction spéciale accordée à Dieu, force est de constater que dans ce monde rien ne se crée à partir du néant. La civilisation est œuvre collective.

Les Suisses donc, installés depuis des siècles au carrefour des routes conduisant du sud au nord et de l'est à l'ouest de l'Europe, ne se contentaient pas de regarder passer les riches équipages des seigneurs et marchands étrangers – ce en quoi ils se

distinguaient de leurs vaches —, ils leur fournissaient aussi, moyennant phynance, des services d'hôtellerie, voiturage, pontonnerie et navigation. Taiseux, mais observateurs et taxateurs scrupuleux, ils en profitaient pour examiner soigneusement gens, bêtes, chargements, et ils se révélèrent prompts à adopter, voire copier les modes et accessoires de ces passants bien dotés. Je parle naturellement des anciens Suisses, puisque les modernes, grâce justement à cette remarquable faculté d'assimilation, se sont hissés au rang des peuples les plus riches et les plus instruits du monde connu.

Je partage avec mes compatriotes un goût persistant pour le plagiat et ses perfectionnements. Je ne m'en cache pas, car je n'éprouve pas de honte à reconnaître mes dettes. Je m'amuse donc à recueillir au fil de mes pérégrinations intellectuelles les exemples les plus surprenants des emprunts suisses à l'étranger. Mais, par l'effet de certaine malice professionnelle, je m'amuse bien davantage à soulever le voile de vertu qui les dissimule. J'imagine que de nombreuses personnes bien élevées seront fâchées d'apprendre que ce que l'on prétend suisse n'est pas toujours aussi suisse qu'on le croit. Dame ! C'est que les Suisses ont investi de grosses sommes pour développer le produit de leur piraterie, et on ne voudrait pas leur dénier l'ambition d'exceller dans ce travail. L'habillage suisse — il faut en convenir — est le plus souvent remarquable.

À tout seigneur tout honneur, l'art de la banque constitue sans doute la réussite la plus célèbre de cette vaste entreprise de captation. Les banquiers des Alpes et du Jura ont en effet copié et

optimisé les pratiques financières des Florentins, Lombards et autres Pisans, qui avaient inventé la lettre de change, merveilleux système de crédit que les Suisses ont enrichi de toutes sortes de produits dérivés éminemment lucratifs. Lesquels Florentins, Lombards et autres Pisans auraient bien tort de s'offusquer d'un tel détournement de propriété intellectuelle, puisqu'ils en avaient fait autant en exploitant l'ingénieux système de dépôt et recouvrement mis au point en plein Moyen Âge par les chevaliers de l'ordre du Temple afin d'éviter aux nobles croisés l'embarras de charrier des quintaux de deniers.

Oubliés les Templiers, oubliés les Florentins, les Suisses sont devenus les parangons de la banque, dont ils ont fait une machine à sous bien huilée, si profitable et si célèbre que s'il vous arrive, où que ce soit sur cette planète, de devoir vous présenter en qualité de citoyen suisse, vous aurez toutes les peines du monde à persuader vos interlocuteurs que vous n'êtes ni banquier ni plein aux as. Renommée d'autant plus singulière que les banques suisses ne sont pas les plus grandes du monde, que le secteur bancaire n'est pas le plus important de l'économie suisse – dominée par la chimie, l'agroalimentaire et la mécanique – et que, contrairement à vous, les banquiers suisses, les vrais, courent le monde incognito pour capitaliser dans le plus grand secret.

Plus visible que l'activité bancaire et à bien des égards plus populaire, l'horlogerie suisse garde aussi un joli portefeuille de dettes internationales, ce qui lui vaut une place de choix dans ma

collection. Cette horlogerie devenue si fameuse que des fabricants japonais baptisèrent *Switzerland* une cité horlogère de par chez eux afin que le label *made in Switzerland* leur servît de garantie de qualité. Petite entourloupe – on est toujours le pirate d'un autre – qui explique pourquoi les montres suisses, les vraies d'origine, sont aujourd'hui estampillées *Swiss made*, guerre commerciale oblige. Or, l'horlogerie doit son heureux développement en Suisse et à Genève – qui n'était alors pas suisse – à l'initiative divinement inspirée du roi de France, Louis XIV qui, par sa révocation de l'Édit de Nantes en 1685, chassa les protestants de chez lui, expulsant du même coup bon nombre d'excellents horlogers, qui trouvèrent entre Alpes et Jura une terre d'accueil convenant à leur industrie. Merci beaucoup.

D'autres joyaux de la couronne helvétique sont venus des colonies d'outre-mer conquises par les puissances voisines. Pourquoi se risquer à la guerre quand d'autres s'en chargent pour vous ? Les Espagnols par exemple, qui ont fait découvrir aux Européens le chocolat mexicain, ont gracieusement offert aux Suisses l'occasion d'en faire une industrie multinationale d'un très bon rendement. Ces mêmes Espagnols qui comptèrent parmi les plus actifs promoteurs des fromages de Gruyères, puisque cette pâte cuite représentait la plus saine façon d'embarquer des protéines animales pour les trois semaines que durait une traversée de l'Atlantique vers les Amériques. En affaires, on a souvent besoin d'un plus grand que soi, parole de bernard-hermite.

On aurait tort cependant de croire les Suisses exclusivement intéressés par le commerce de biens matériels. Ils sont également friands d'idées et de symboles. Je passe rapidement sur la Constitution fédérale de 1848, copiée sans trop de fantaisie de celle des États-Unis d'Amérique, et sur l'hymne national suisse qui, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, n'était autre que le très britannique et monarchiste *God save the King*, opportunément mis à la mode des alpages. Pourquoi diable se fatiguerait-on à réinventer l'eau tiède ?

Il y a mieux encore : le héros sans peur et sans reproche d'un des plus glorieux chapitres du roman national suisse, l'homme qui tira une pomme sur la tête de son propre fils, Guillaume Tell lui-même, n'était pas suisse mais scandinave ! Je ne parle pas du paysan en chair et en os, dont nul ne sait s'il a jamais existé quelque part, mais de la légende de Tell, qui est bien réelle et fut écrite au Danemark. Les archives des premiers cantons de la Confédération ne font curieusement aucune mention de ce personnage, supposé y avoir vécu à la fin du XIII^e siècle, et il faut attendre le *Livre blanc* de Sarnen, daté de 1472, pour rencontrer Tell, son arbalète, sa pomme et son fils dans l'histoire suisse officielle. Les historiens supposent que des copistes, encouragés par la foi patriotique des bonnes familles du cru, ont interpolé cette saga dans leurs chroniques pour mieux glorifier leurs aïeux. Les faiseurs d'histoire ont leurs instruments, dont certains sont purement littéraires. La foi dispose aussi de ses instruments et, en 1760 de l'ère chrétienne, un livre fut brûlé par le bourreau en Suisse centrale,

précisément parce qu'on y prétendait révéler l'innommable origine étrangère du Guillaume en question.

Et j'en arrive à la dernière trouvaille de ma petite collection, celle qui aurait dû constituer la cerise sur le gâteau : la nouvelle que les ours de Berne, emblème séculaire de la capitale, avaient été volés. Qui plus est, volés à Milan, chez ceux que nombre de mes compatriotes appellent dédaigneusement les *Macaronis* ! Sublime fibusterie ! C'était hélas trop fort pour être vrai. Mais voyons-y voire quand même. Il y a matière à s'instruire.

Vers la fin de mes études, j'ai eu le privilège de travailler avec un grand historien de l'art italien, dont l'esprit encyclopédique fourmillait d'anecdotes et de références plus stimulantes les unes que les autres. Un jour, ce dernier me raconta que lorsque les Suisses avaient pillé Milan au tournant du XVI^e siècle, les Bernois s'étaient emparés des ours de la ménagerie des Sforza pour les emmener dans leur propre fosse à l'entrée de Berne. Dit comme cela, avec l'autorité d'un professeur d'université, c'était pain bénit pour ma petite chapelle dissidente. Qui aurait pu penser que l'ours rampant orgueilleusement sur les bannières d'une des plus puissantes villes de l'ancienne Suisse, vouée à devenir capitale politique du pays dans les temps modernes, n'était pas autochtone mais italien ? En ce XX^e siècle où l'Italie envoyait encore chaque année des milliers de pauvres louer leurs bras bon marché à des entreprises suisses point trop regardantes sur les conditions de travail ! Le toupet valait son pesant de truffes au chocolat.

Je notai aussitôt la chose dans mon catalogue et me promis d'effectuer une petite recherche historique sur cet enlèvement, car je déteste la prétention de ceux qui, s'estimant à nuls autres pareils, ne se reconnaissent ni modèles, ni devanciers, ni donateurs. Mon vénéré professeur était très attaché à sa ville de Milan et, connaissant la réputation de sauvagerie des mercenaires suisses imbibés de schnaps, il avait une assez mauvaise opinion de leur passage dans la belle Italie de Léonard et de Raphaël. J' imagine que le silence hypocrite de nombreux historiens sur le vandalisme de leurs féroces ancêtres le choquait aussi, et ce n'était pas sans ironie qu'il m'avait signalé à moi, son assistant suisse, que l'héraldique bernoise était tributaire de rapines.

Je tenais déjà le titre de mon article : « L'ours de Berne est italien » ; le reste, j'en étais sûr, coulerait de source. Mais j'avais d'autres choses en train et n'étais pas pressé. Le temps a passé, j'ai voyagé, vu du pays, appris bien des choses et puis, au moment de me mettre à ma petite enquête oursonne, j'ai dû me rendre à l'évidence que l'affaire était beaucoup plus compliquée que je n'aurais aimé. J'avais trop présumé de ma démonstration. La recherche a ceci de bon qu'elle bannit les préjugés.

En histoire, comme dans la vie en général, il est pratiquement impossible de remonter à un « premier moment », accident ou décision fatale, qui telle une brave locomotive entraînerait à sa suite toute une série d'événements soudain inéluctables. En matière d'ours, je tombai sur un enchevêtrement de coïncidences, raccourcis, malentendus et suppositions bien difficiles à démêler des faits. Au

fil du temps, la vérité s'était perdue quelque part entre les guerres, les putschs, les chartes, les capitulations et autres fantaisies onomastiques de l'ancien monde. Des éléments soi-disant indiscutables se révélaient douteux, des évidences s'entrelardaient de supputations invraisemblables et le bon sens se tortillait comme un ver. De fait on ne savait pas grand-chose.

À l'école, on nous apprenait que le nom de Berne, ville nouvelle de la fin du XII^e siècle, rappelait l'ours (*Bär* en allemand) que son fondateur, le duc de Zähringen, avait tué à cet endroit au cours d'une partie de chasse, ce qui expliquait parfaitement le blason de la capitale. Mais des historiens affirment aujourd'hui qu'il dériverait plutôt du nom de Vérone — encore un coup des Italiens! — où les Zähringen avaient joué un rôle important. Quant à l'ours, symbole de force et de pouvoir depuis l'Antiquité, il était l'attribut de tant de seigneurs féodaux et de villes libres que son choix n'avait vraiment rien d'original. Était-ce l'ours qui avait provoqué la ville ou la ville qui avait convoqué l'ours? On peut s'interroger. Seule certitude, les Bernois ont toujours manifesté un grand attachement à cet animal ombrageux. Au Moyen Âge, il arrivait qu'on en garde un ou deux vivants dans les fossés de la ville, sans que ce soit pourtant une règle. L'ours figurait sur les drapeaux bernois bien avant les effroyables expéditions militaires d'Italie. Quand il s'est agi de partager le fabuleux butin de Milan, l'ours des Sforza a dû paraître aux représentants de Berne une prise de choix, puisqu'il était ducal et que le duc était vaincu. Que je sache,

aucun chroniqueur n'a raconté comment l'ours de Ludovic le More a passé les Alpes ni dans quel état il est arrivé sur les bords de l'Aar.

Le fait est que, dans la bonne ville de Berne, une première « fosse » spécialement destinée aux ours a été établie en 1513, pendant les guerres d'Italie précisément, dans le fossé d'une vieille enceinte. À cette date, le duc de Milan était déjà mort dans sa prison de Loches, et nul ne sait si son ours a vécu assez longtemps pour jouir du privilège de mourir dans une fosse qui lui aurait été spécialement affectée, mais on peut être sûr que les chefs du corps expéditionnaire bernois ont fait tout leur possible pour qu'il parvienne vivant chez eux.

L'histoire de mon professeur était bien vraie, j'en jurerais, mais de cette sorte de vérité que nous offrent les ruines ou les tombeaux : leurs fragments déguisent le passé autant qu'ils l'exposent. Volontiers manipulée par des gouvernements en mal de légitimité, l'histoire, la grande comme la petite, se mêle souvent à la légende quand elle ne s'y réduit pas. On la rogne, on l'asticote, on la détourne, on l'enrichit et elle finit parfois truffée de préjugés, le pire étant celui de la « propriété ».